

## ARTICLES

### **La botanique (adaptée) pour les femmes dans la *Bibliothèque universelle des dames***

#### Botany (adapted) for women in *Bibliothèque universelle des dames*

Barbara Łuczak

Instytut Filologii Romańskiej  
Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu  
basia@amu.edu.pl

#### **Abstract**

In 1786 there appeared two volumes in the collection *Bibliothèque universelle des dames* which formed an elementary course of botany addressed to women. The course was based on *Démonstrations élémentaires de botanique* (Lyon, 1766), written by Marc-Antoine-Louis Claret of Flerieu de La Tourrette (in collaboration with François Rozier) for the use of students of the Royal Veterinary School. The purpose of this paper is to describe the way in which the authors adapted the botanical content for female readers.

**Keywords:** Bibliothèque universelle des dames, women's education, teaching of botany

En 1786 dans la collection *Bibliothèque universelle des dames* sont parus deux tomes (Neuvième classe. Botanique. Tomes I & II) qui forment un cours de botanique adressé aux femmes<sup>1</sup>. L'imprimé ne porte aucune signature et a été attribué à Louis d'Ussieux (d'après la note inscrite dans le *Dictionnaire des journaux* de Jean

---

<sup>1</sup> « La *Bibliothèque universelle des dames* fut conçue comme une collection d'œuvres pour donner une éducation générale, facilement disponible, aux femmes d'une certaine classe : "C'est pour leur épargner du travail, qu'une société de gens de lettres a conçu le projet d'une collection où l'on trouve tout ce que peuvent fournir de connaissances utiles et agréables : les voyages, l'histoire, la philosophie, les belles-lettres, les sciences, et les arts" (*Avant-propos*, 1<sup>re</sup> classe, vol. 1) » (Sgard).

Sgard). Il faut cependant remarquer que le cours reprend – avec certaines modifications – le texte des *Démonstrations élémentaires de botanique* (Lyon, 1766)<sup>2</sup>, rédigé par Marc-Antoine-Louis Claret de Flerieu de La Tourrette (en collaboration avec l'abbé Rozier [voir Duris, 1993, p. 44]<sup>3</sup>) et destiné à l'apprentissage des élèves de l'École Royale Vétérinaire<sup>4</sup>. Il en reproduit également la structure générale. Le premier volume, hormis une introduction, renferme des considérations concernant les règnes de la nature, le besoin d'instaurer des typologies des végétaux, les méthodes de divisions des plantes proposées par les Anciens, etc. Après avoir considéré à la fois la nécessité et l'impossibilité d'établir une méthode naturelle de distinction des végétaux, le rédacteur plaide en faveur d'une méthode artificielle et il mentionne les systèmes proposés par Tournefort et Linné. Il décide de suivre dans son traité celui de Tournefort (pour des raisons que nous commenterons par la suite) et le présente, d'abord d'une manière théorique, puis pratique, en démontrant, pas à pas, les différentes étapes à franchir afin de trouver le lieu de la plante selon la méthode proposée par le botaniste français. Le premier volume s'achève par des instructions sur la pratique de composition des herbiers. Le second tome fournit des exemples de taxons distingués dans la première partie de l'ouvrage ; à la fin figurent les *Lettres sur la botanique* de Jean Jacques Rousseau, dont l'intégration dans le traité constitue la modification structurale la plus importante par rapport aux DEB.

Dans le présent article, nous dégagerons les stratégies de présentation du savoir botanique au public non spécialiste, notamment les principaux procédés qui ont permis d'adapter les contenus d'un manuel conçu pour les étudiants vétérinaires au destinataire féminin. De cette façon, nous espérons pouvoir contribuer à répertorier les caractéristiques du discours de vulgarisation scientifique adressé aux femmes. Étant donné que le manuel paru dans la *Bibliothèque universelle des dames* est une version abrégée et légèrement modifiée du texte des DEB, dans notre commentaire, nous prendrons celui-ci comme référence et signalerons les changements introduits par le rédacteur de la BBUD lorsqu'ils sont importants pour notre analyse.

## LES BASES DU DISCOURS

La décision d'adapter le texte des DEB à la formule d'un manuel de botanique pour les femmes devient compréhensible quant on lit les premiers paragraphes de

---

<sup>2</sup> À partir d'ici pour mentionner les ouvrages qui nous occupent, nous utilisons les sigles BBUD pour *Bibliothèque universelle des dames* (1786) et DEB pour *Démonstrations élémentaires de botanique* (1766). Vu que la BBUD est une version adaptée des DEB, nous parlons du « rédacteur » de la BBUD sans aborder la question de son identité. De même, nous parlons de l'« auteur » des DEB.

<sup>3</sup> Duris (1993, p. 46) remarque que, outre les rééditions qui datent des années 1787 et 1796 (qui sont alors postérieures à la publication des deux volumes de la BBUD), les DEB ont été rééditées également en 1773. Dans cet article nous utilisons la première édition de l'ouvrage.

<sup>4</sup> D'après l'information qui se situe dans la première page de l'ouvrage.

l'ouvrage où l'auteur définit les bases de son discours. Il adresse son imprimé aux personnes qui n'ont « aucune connoissance des plantes & de la Botanique » et « ne sont pas destiné[e]s à l'approfondir » (p. i)<sup>5</sup>, c'est-à-dire, aux futurs vétérinaires, dont une partie ne souhaitera probablement pas s'aventurer au-delà de leur discipline pour élargir leurs connaissances des contenus qui relèvent d'un autre domaine<sup>6</sup>. Transposée dans la BBUD, cette affirmation prend cependant un sens nouveau, car, dans ce contexte, elle semble présupposer un dilettantisme essentiel des usagères du manuel, pratiquantes d'une botanique qui peut-être ne devrait pas être forcément considérée comme une étude sérieuse, mais plutôt comme une activité de divertissement. Néanmoins, cette supposition préalable n'implique pas l'abandon de la rigueur scientifique (« On n'a rien négligé cependant pour donner [...] une idée juste & précise des principes de la science », p. i) ; bien au contraire, elle détermine d'une manière positive la façon de choisir et de ranger les contenus du cours, dans le sens où elle lui octroie une cohésion et de la clarté. « On les a exposé [les principes de la botanique] dans l'ordre qui a paru le plus simple et le plus clair » (p. i), déclare l'auteur des DEB qui continue en soulignant le caractère systématique de la présentation :

[O]n s'est fait une règle de n'employer les termes qui lui sont consacrés, qu'en les définissant, ou après les avoir définis. [...] [O]n s'est astreint à ne présenter les notions essentielles, que dans leur progression naturelle (p. i).

Un autre aspect de la stratégie appliquée dans les DEB, lié directement aux principes d'ordre et de clarté, mentionnés ci-dessus, est la concision<sup>7</sup>. Celle-ci s'exprime, d'abord, par la réduction de la diversité potentielle des sujets abordés dans le cours, c'est-à-dire par la décision de traiter seulement les « notions essentielles » dont on a parlé dans le passage cité. Tout en cherchant la cohérence du discours, l'auteur suit d'une façon plus ou moins explicite le principe d'élimination des

---

<sup>5</sup> À partir d'ici, en citant les fragments extraits des DEB, nous indiquons seulement le numéro de la page. Tous ces fragments proviennent du premier volume de l'ouvrage et, sauf avis contraire, sont reproduits dans la BBUD. Dans les citations nous respectons l'orthographe de l'original. Sauf mention contraire, les italiques sont toujours de l'auteur de la citation.

<sup>6</sup> Mais, en même temps, il constate: « Le plus grand nombre de ceux qui apprennent, se contentent d'une instruction claire & succincte ; mais il est des esprits ardens, actifs, avides de savoir, qui se dégoûtent bientôt de l'instruction, si la route dans laquelle on les guide, n'est éclairée, si on ne leur montre le développement des notions, l'origine des principes, la raison du précepte ; & c'est principalement ces esprits, qu'il importe d'attacher à l'étude ; ce sont les seuls qui annoncent les grands succès en tout genre » (pp. ii-iii). Ce fragment n'a pas été reproduit dans la BBUD.

<sup>7</sup> Cet élément est d'autant plus important dans le cas d'un *compendium* ou d'un texte de vulgarisation, dont l'objectif est de fournir les bases d'un domaine. Dans ce sens, les deux tomes de la BBUD, ayant respectivement 180 et 335 pages (sans compter les planches à la fin du premier tome), se sont adaptés plutôt bien à l'aspect matériel des volumes publiés dans la *Bibliothèque universelle de dames*, dont le nombre de pages était très variable : « d'environ 120 p. à plus de 400 p. » (Sgard).

contenus qui ne sont pas censés servir de bases à son raisonnement : « on a tâché de réduire l'histoire, aux principales époques des découvertes, les principes, aux parties essentielles qui devoient entrer dans les descriptions, & la physique végétale, à les lois générales, à la nomenclature définie, & aux faits utiles qui tiennent à la Botanique » (p. ii), déclare-t-il. L'application du principe de concision est encore plus évidente dans la BBUD, dont le second volume ne présente qu'un seul cas pour chacun des groupes (classe et section) de plantes distingués par Tournefort<sup>8</sup>, un cas choisi parmi les différents exemples fournis dans les DEB et provenant toujours de l'expérience quotidienne des apprenantes, selon le rédacteur ; en même temps, certains contenus présentés dans les DEB y sont éliminés, pour des raisons que nous commenterons plus bas.

Et si le rédacteur de la BBUD met en avant la nécessité de fournir des exemples issus du quotidien des élèves, c'est parce qu'une autre valeur recherchée par lui est l'utilité des renseignements transmis. Celle-ci se reflète, d'abord, dans le choix même des sujets abordés, qui doit garantir une mise en pratique facile et efficace des contenus et techniques présentés, comme nous l'avons vu dans un fragment cité plus haut. Cependant, l'aspect le plus intéressant de cette question – et aussi le plus ambigu, peut-être – est celui de l'utilité même de l'étude de la botanique, ou, plus précisément, le contraste entre l'approche théorique et celle applicative à la science des végétaux. D'emblée sont donc écartés, car peu instructifs, les rapprochements des « plus anciens Botanistes », dont Théopraste et Dioscoride, qui « ont commencé à diviser [les plantes] par leurs usages », « occupés à rendre la Botanique utile » (p. 6). Plus loin, ce jugement plutôt défavorable s'étend à « toutes les divisions ou méthodes uniquement fondées sur les qualités ou vertus médicinales » ; ces méthodes, bien qu'« adoptées par de bons Botanistes, & surtout par des Médecins » (p. 6), sont confuses et inopérantes<sup>9</sup>. C'est à ce moment que l'auteur distingue nettement la « Botanique » et la « Matière Médicale », car « [I]'une conduit à la connoissance des plantes, l'autre indique leur emploi » ; par conséquent, il parvient à établir entre les

---

<sup>8</sup> « Nous avons cru qu'il suffiroit de présenter à nos lecteurs la description d'une seule des plantes dont les diverses sections de chaque Classe sont composées ; la connoissance de cette plante, qui sera toujours choisie parmi celles que nos parterres, nos jardins, nos vergers, nos champs, nos rivières ou nos bois offrent le plus fréquemment, mettra le lecteur à portée de classer, par le moyen d'analogie & de la ressemblance, toutes celles dont il voudra faire l'objet de son étude » (BBUD, vol. I, pp. iii-iv). Ce fragment ne figure pas dans les DEB.

<sup>9</sup> L'auteur du manuel invoque l'autorité de Michel Adanson (*Familles des plantes*, Paris, Vincent, 1763) lorsqu'il donne les raisons de cette méfiance : « 1°. Les différentes parties d'une plante ont souvent des vertus opposées, de sorte que pour suivre un ordre exact, il faudroit placer la racine dans une division, la fleur dans une autre, la feuille dans une troisième & c. 2°. Souvent la même plante a plusieurs vertus différentes ; il faudroit donc la répéter autant de fois. 3°. Plusieurs plantes caractérisées par une vertu particuliere, la possèdent à un tel degré de force ou de foiblesse, qu'on ne peut en attendre que des effets fort éloignés » (p. 7).

deux pratiques un rapport de dépendance en constatant que « la première doit donc précéder & diriger la seconde » (p. 7).

Mais les passages ci-dessus sont à contraster avec d'autres du même texte où est prônée la connaissance des façons d'utiliser les plantes. Aux préliminaires du cours, à l'occasion de la caractérisation des trois règnes de la nature (un élément certainement incontournable dans un manuel des sciences naturelles), l'auteur parle justement de l'usage « le plus noble » (p. 2), que l'on peut faire de la faculté du raisonnement, exclusive à l'homme, pour l'employer à l'étude de la nature. Celle-ci « présente des objets innombrables d'agrément & d'utilité », notamment, dans le domaine des végétaux, puisque les remèdes que l'on peut en tirer « ont toujours été préférés, comme les plus simples, les plus puissants, les moins dangereux & les plus multipliés » (p. 2). Par conséquent, le besoin de recourir à des divisions taxonomiques est justifié par toute une série de facteurs parmi lesquels, en premier lieu, la « ressemblance de plusieurs plantes utiles, avec celles qui ne le sont pas » (p. 3). Cette tension entre théorie et application, d'ailleurs compréhensible dans le cas d'un manuel adressé aux futurs vétérinaires, qui, probablement, devront recourir aux plantes médicinales dans leur pratique<sup>10</sup>, n'a été ni gommée ni suffisamment justifiée dans la BBUD et introduit une certaine distorsion avec le profil des destinataires de l'ouvrage.

Finalement, il faut répertorier un autre sens dans lequel le concept de l'utilité de l'apprentissage de la botanique est évoqué dans les deux ouvrages. La classification des plantes y est présentée comme une invitation à apprendre à résoudre des problèmes et – même si ce n'est pas exprimé comme tel – à en tirer satisfaction, voire un plaisir intellectuel : « La plante qu'on est parvenu à déterminer de cette manière, reste profondément gravée dans la mémoire, comme l'*énigme* qu'on a devinée, comme le *problème* qu'on a résolu ; & tel est l'objet de la Botanique » (p. 100), affirme l'auteur des DEB, et le rédacteur de la BBUD reprend ses mots. Dans ce contexte, il faut signaler la différence de leurs discours avec celui de Rousseau, dont nous avons dit que les *Lettres sur la botanique* avaient été incorporées dans le premier tome de la BBUD. Rousseau, certes, évoque l'effort d'analyse que l'on attend de l'apprenante : « Vous voyez que ce n'est plus ici un simple travail de la mémoire, mais une étude d'observations & de faits digne d'un Naturaliste » (BBUD, vol. 2, p. 204). Mais, en d'autres occasions, il tend plutôt à minimiser l'importance intellectuelle de cette formule bien spécifique de l'étude des végétaux qu'il présente dans ses écrits :

Il ne faut pas, chère amie, donner à la Botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'est une étude de pure curiosité, & qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être

---

<sup>10</sup> Dans les descriptions des plantes fournies par le second tome des DEB se trouve la section « usage » où sont exposées les propriétés des plantes dans les médecines humaine et vétérinaire ; cette section ne figure pas dans la BBUD.

pensant & sensible de l'observation de la nature, & des merveilles de l'univers (BBUD, vol. 2, p. 288).

La « botanique pour les femmes », développée par Rousseau, est « une occupation, un amusement, plutôt qu'une véritable action »<sup>11</sup>, qui consiste à errer « nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner » (Rousseau, 2012, p. 132), comme il est écrit dans la septième promenade des *Rêveries*. En comparaison avec cette formule, qu'il faut associer aux théories pédagogiques de Rousseau concernant l'éducation des femmes (voir Łuczak, 2015, pp. 226-229), le cours de botanique reproduit dans la BBUD, même malgré le dilettantisme essentiel de l'apprenant(e) supposé dès le début, offre une vision centrée sur la présentation de la méthode ainsi que sur le défi scientifique et intellectuel.

## DES PROCÉDÉS DE VULGARISATION

Passons maintenant en revue des principaux éléments de la stratégie employée par l'auteur des DEB, qui, repris dans la BBUD, sont destinés à renforcer le processus de transmission du savoir et à faciliter celui de son acquisition. Nonobstant l'objectivité essentielle recherchée par l'auteur des DEB, dans un passage il fait appel à un procédé narratif qui lui fait abandonner la prétendue « impersonnalité » de l'écriture scientifique. En présentant la pratique de classification des plantes, il choisit un récit à la première personne du singulier. Le changement est plutôt abrupt :

Après avoir développé la théorie de cette méthode, & les principes sur lesquels sont établis ses *classes*, ses *sections* & ses *genres*, il reste à montrer l'usage qu'on en fait dans la pratique, & comment, ainsi qu'on l'a annoncé, elle devient une espèce de *Dictionnaire*, qui conduit degré par degré, à la plante qu'on veut connoître.

Il se présente à moi, une plante que je n'ai jamais vue, par exemple, la *queue de lion* ; pour la reconnoître, je dois chercher à déterminer son *genre*, & pour cela je dois commencer par découvrir la *classe* & la *section* dans lesquelles elle est comprise (p. 95).

La partie du texte rédigée à la première personne du singulier est assez longue : elle comprend trois sections (qui dans la BBUD adoptent la forme de chapitres) concernant la classification en classes, sections et genres, respectivement, c'est-à-dire la présentation du procédé pratique de la méthode. Une fois celle-ci terminée, l'auteur revient à la première personne du pluriel, plus adaptée à la spécificité d'un texte scientifique. Dès lors, la section dont il est question apparaît comme un cas isolé. C'est aussi la partie cruciale et, d'une certaine façon, la plus difficile du cours car elle demande plus d'engagements de la part de l'apprenant : voici le moment de

---

<sup>11</sup> Pour reprendre les termes de Starobinski (1971, p. 279).

mettre en pratique les connaissances acquises pendant la conférence magistrale à laquelle nous avons assisté. L'auteur tente alors d'agrémenter cette étape, de la rendre plus claire et facile à traverser, mais en même temps possiblement instructive, « dans la vue de guider un élève qui commence » (p. 100). Pour atteindre cet objectif, il invite le destinataire à s'identifier au sujet du discours qui s'exprime à la première personne (« je jette mes regards sur », « je reconnois », « j'examine » [p. 96] etc.) pour pouvoir – à l'avenir, quand il incarnera le « je » du récit – suivre, pas à pas, la même démarche pour d'autres plantes, et, parvenir, par cette voie, à les classer. Bien entendu, cette stratégie s'inscrit parfaitement dans la poétique d'un texte de vulgarisation et, dans une certaine mesure, s'approche de l'écriture « personnelle » pratiquée par Rousseau, d'autant plus qu'elle permet de donner au discours l'apparence d'une présentation directe qui suppose la coprésence du maître et de l'élève, plutôt que celle d'une conférence virtuelle, à distance ; ou, si l'on préfère, grâce à ce procédé, le cours acquiert l'apparence d'une herborisation, d'une promenade ou d'une expédition scientifique pendant laquelle le maître et l'élève récoltent des plantes et les examinent ensemble. À cet égard, il faut rappeler que la formule épistolaire, utilisée dans les *Lettres sur la botanique*, est le pivot d'une stratégie communicative qui permet à Jean-Jacques d'adapter les contenus du cours et la façon de les présenter à sa propre vision de la botanique et à sa théorie pédagogique<sup>12</sup>. C'est grâce à cette formule qu'il réussit à créer l'illusion d'une communication directe entre le maître et l'élève, d'un entretien oral, personnel et familial<sup>13</sup>.

Dans la partie rédigée à la première personne du singulier, on peut observer d'autres procédés qui favorisent l'identification entre le lecteur et le « je » du récit (même si celui-ci ne renvoie à aucun sujet effectif). Ainsi, on y trouve des exemples de questions que les apprenants devront se poser pour réaliser la tâche de classification (« Ressemble-t-elle à un masque ou à un mufle à deux lèvres ? » [p. 97]) ; de doutes qu'ils expérimenteront à différents moments de ce processus (« Je ne reste indécis que sur quatre [classes] » [p. 97]) et de solutions qu'on leur propose (« Si leurs diverses figures [des lèvres qui caractérisent une corolle] ne sont pas assez présentes à mon esprit, j'ai recours aux descriptions qu'en donne la méthode » [p. 98] ; « je suis aidé dans cette recherche par les planches gravées » [p. 99]). En même temps, des formules approximatives employées de façon presque systématique renforcent l'apparence d'une rencontre directe entre le maître et l'élève :

---

<sup>12</sup> Sur la stratégie de communication employée par Rousseau dans ses *Lettres élémentaires sur la botanique*, voir Luczak (2015). Nous revenons sur quelques éléments de cette stratégie afin de la comparer avec celle utilisée dans les ouvrages qui nous intéressent dans le présent article.

<sup>13</sup> Cela lui permet également de s'éloigner du discours académique, de la « botanique de cabinet » qu'il trouve fastidieuse et dégoûtante et qu'il a rejetée avec tellement de véhémence dans ses *Rêveries*. Dans ce sens, Saint-Amand en conclut que, pour Rousseau, la lettre est une représentation métaphorique de l'espace d'observation ; sa lecture se présenterait alors comme une promenade ou une herborisation, un échange direct entre le maître et l'élève ; voir Saint-Amand (1983, p. 163).

« fleur composée de cinq pétales de différentes formes, dont l'ensemble représente, en quelque sorte, une tête avec un casque ou un capuchon » (p. 93); « [...] fleur composée de six pétales, ressemblant en quelque sorte à un petit vase » (p. 93). D'une part, elles montrent la difficulté de représenter des phénomènes morphologiques aux yeux des non-spécialistes, et d'autre part, à l'instar des autres procédés que l'on vient d'évoquer, elles visent à rapprocher les objets de description de la sensibilité des usagers du cours<sup>14</sup>.

Un autre procédé qui permet de rendre les contenus plus accessibles au public visé est le recours aux différentes formules comparatives. Le genre taxonomique est donc représenté comme « une famille dont tous les parents portent le même nom, quoiqu'ils soient distingués, chacun en particulier, par un nom spécifique » (p. 89), et la logique générale des divisions des plantes en familles est rapprochée de celle qui organise la classification du règne animal<sup>15</sup> (même si à un autre moment on est invités à se familiariser avec la hiérarchie des taxons en faisant appel à l'imaginaire militaire)<sup>16</sup>. Mais dans la plupart des cas, le comparatif est emprunté à l'anatomie et, sporadiquement, à la physiologie des animaux. On dit du réceptacle du pistil qu'il « fait les fonctions d'*uterus* ou de *matrice* » (p. 40) ; et de la silique qu'elle contient des semences « attachées, comme à un *placenta* » « au moyen d'un filet qui fait l'office de *cordon umbilical* » (p. 45). La semence est caractérisée comme « l'œuf d'une poule qui n'a pas éprouvé les approches du coq » (p. 60) lorsqu'elle est inféconde. D'autres parties de la plante acquièrent également des traits inspirés du monde animal : les aiguillons sont comparés aux ongles, les épines aux cornes et l'écaille qui couvre le bouton – sans surprise – à l'écaille de poisson (p. 173). Dans ce contexte, il faut noter également une comparaison qui, employée dans les DEB, disparaît dans la BBUD : celle du stigmaté aux « lèvres du vagin » (p. 40), qui pouvait probablement se révéler problématique ou inadéquate dans un imprimé adressé aux femmes.

---

<sup>14</sup> Dans ce contexte, il est intéressant d'observer les passages concernant le supposé caractère décoratif d'une partie de la plante : « L'aigrette & les ailes des semences ne sont pas seulement destinées à leur servir d'ornement ; peut-être originairement sont-elles des organes utiles à leur économie » (p. 50) ; « Les feuilles ne sont pas un simple ornement pour les plantes, elles servent à plusieurs de nos besoins, & font partie des organes de la végétation » (p. 144). Retrouvés dans la BBUD, les deux fragments pourraient bien être considérés comme une plaisanterie révélant la volonté de se rapprocher du goût du public féminin, même au détriment de la rigueur scientifique. Cependant, ils figurent également dans les DEB, adressées au public masculin.

<sup>15</sup> « Chaque plante de chacune de ces familles, rassemble des caractères sensibles, essentiellement les mêmes, dans toutes les plantes de la même famille ; tels sont, dans les animaux, les *chiens* parmi les *quadrupèdes* ; toutes les espèces de *pic* parmi les *oiseaux* ; les *scarabés* parmi les *insectes*, &c. » (p. 12).

<sup>16</sup> L'auteur dit se servir de la comparaison de M. Duhamel, à son tour empruntée d'Andrea Cesalpino, lorsqu'il écrit : « [L]e règne végétal se trouve divisé comme un grand corps de troupes. L'armée est divisée en régiments, les régiments en bataillons, les bataillons en compagnies, les compagnies en soldats » (p. 15).

Une autre formule comparative mérite un commentaire. Les méthodes artificielles de distinction des plantes sont opérationnelles – argumente l’auteur des DEB –, parce qu’elles permettent de préciser le lieu qu’une plante occupe dans l’univers des végétaux, à savoir, de déterminer son appartenance à la classe, à l’ordre, au genre, etc. Autant dire qu’elles rendent facile la classification des plantes qui, grâce à elles,

présente [...] autant de facilité & à peu près la même marche qu’un Dictionnaire, où pour trouver le mot donné, on cherche successivement la première, la seconde, la troisième & de suite les autres lettres du mot. Pour trouver ARBRE, par exemple, on cherche l’A ; après l’A, l’R & successivement le B, l’R & l’E. Le premier A représente le caractère de la *classe*, l’R celui de l’*ordre*, le B celui du *genre*, l’R de l’*espèce*, l’E de la *variété* ; & la méthode ainsi que le Dictionnaire, en donne la description particulière (pp. 16-17)<sup>17</sup>.

Visiblement convaincu de l’utilité de cette image, l’auteur y revient dans la section consacrée à l’application pratique de la théorie de Tournefort (voir la citation à la p. 10 du présent travail). Certes, elle est intelligible et efficace comme une représentation figurée, mais il est intéressant de rappeler que le dictionnaire en tant que terme de comparaison apparaît également dans le discours *De la manière d’étudier et de traiter l’histoire naturelle* (1749) de Buffon. En exprimant son mépris vis-à-vis des méthodes artificielles en tant qu’entreprises de classification, Buffon les compare, justement, à des dictionnaires. Ces méthodes – affirme-t-il – ne représentent que des dépôts d’information. Dès lors, elles se trouvent aux antipodes du rapprochement

---

<sup>17</sup> La comparaison de la méthode appliquée en sciences naturelles au dictionnaire réapparaît chez Cuvier lorsqu’il affirme : « La méthode a donc un objet plus nécessaire en histoire naturelle que dans les autres sciences, c’est de former l’inverse d’un dictionnaire pour arriver des choses à la connaissance de leur nom. Les dictionnaires ordinaires sont des méthodes rigoureuses dont l’objet est d’arriver par la connaissance d’un mot à sa signification. Pour procurer ce résultat, on a adopté la marche la plus simple, celle de ranger les mots suivant leur première lettre, de les subdiviser suivant la seconde, puis suivant la troisième, etc., de manière que l’on sût à quel endroit devait être un mot, et que l’on pût ainsi trouver sa signification. En histoire naturelle, comme je l’ai dit, c’est l’inverse qu’il faut faire, puisque l’objet que l’on se propose est d’arriver à la connaissance du mot par la chose. Ainsi le naturaliste prend un objet, une plante, un animal dont il ne connaît pas le nom ; pour trouver ce nom dans un livre, il ne peut se servir que de l’objet lui-même. Dans un dictionnaire d’histoire naturelle, les choses doivent donc être rangées d’après leur constitution, d’après la conformation de leurs parties ; de sorte qu’une de ces parties, par exemple, fasse connaître d’abord la classe de la plante ou de l’animal, puis qu’une seconde partie donne l’ordre ou la subdivision, et ainsi de suite. Chaque partie d’un être, soit plante, soit animal, fait ainsi la fonction des lettres dans les mots des dictionnaires ordinaires. La méthode en histoire naturelle est donc, je le répète encore, l’inverse d’un dictionnaire. Dans un dictionnaire, on part du mot, et ses parties, ou les lettres, sont rangées dans un ordre alphabétique qui conduit à la définition de ce mot ; dans la méthode d’histoire naturelle, les choses sont rangées d’après l’ordre de certaines parties, et, en allant d’une subdivision à une autre, on finit par arriver à l’espèce et au nom qui lui appartient » (Cuvier, 1843, pp. 15-16).

scientifique avec l'histoire naturelle telle qu'il l'envisage. Leurs concepteurs ressemblent donc à des prestidigitateurs : ils jouent avec des mots tout en créant l'illusion de décrire la réalité, alors que celle-ci continue de leur échapper<sup>18</sup> :

On reproche aux Anciens de n'avoir pas fait des méthodes, & les Modernes se croient fort au dessus d'eux parce qu'ils ont fait un grand nombre de ces arrangemens méthodiques & de ces dictionnaires dont nous venons de parler, ils se sont persuadés que cela seul suffit pour prouver que les Anciens n'avoient pas à beaucoup près autant de connoissances en Histoire Naturelle que nous en avons ; cependant c'est tout le contraire [...]. [...] C'est ici où l'on a besoin de méthode pour conduire son esprit, non pas de celle dont nous avons parlé, qui ne sert qu'à arranger arbitrairement des mots, mais de cette méthode qui soutient l'ordre même des choses, qui guide notre raisonnement, qui éclaire nos vûes, les étend & nous empêche de nous égarer (Buffon, 1749, pp. 41 et 51).

Et même si Buffon dans cet extrait ne traite précisément pas du procédé de mise en ordre de plantes, mais parle plutôt de l'effet du travail des botanistes adeptes des méthodes artificielles, dans le contexte de son discours (que l'auteur des DEB évoque d'ailleurs directement, comme on le verra par la suite), le fait de recourir à l'image du dictionnaire pour louer ce type des méthodes se révèle surprenant<sup>19</sup>.

On a déjà observé que certaines démarches adoptées par l'auteur des DEB ressemblent à celles que Rousseau met en œuvre dans ses *Lettres élémentaires sur la botanique*. En effet, un avis intégré dans le second volume de la BBUD souligne ces parallèles en annonçant les lettres de Rousseau comme une sorte de récapitulatif des principales idées exposées :

On a cru devoir placer dans cet Ouvrage, immédiatement après la description des plantes, *les Lettres* de J. J. Rousseau *sur la Botanique*. Outre qu'elles sont recommandables par la clarté & la précision avec lesquelles l'Auteur énonce les vrais principes de cette science, elle forment ici une récapitulation intéressante, & pour ainsi dire, nécessaire du Traité qu'on vient de lire (BBUD, vol. 2, p. 192).

---

<sup>18</sup> Sur le rejet de classifications chez Buffon voir Hoquet (2005, pp. 224-240).

<sup>19</sup> Les auteurs des ouvrages consacrés à la botanique semblent bien conscients du problème d'« artificialité » du dictionnaire en tant que méthode d'exposition. Après avoir présenté les avantages de cette méthode, Bulliard (1783, pp. vi-vii) constate : « J'ai cru devoir adopter de préférence l'ordre de Dictionnaire dans l'exposition des notions élémentaires de la Botanique, parce que cet ordre m'a paru celui qui repliroit le mieux mon objet. [...] Comme il étoit cependant essentiel pour ceux qui désirent se faire un plan d'étude, de trouver ces notions élémentaires dans leur progression naturelle, & de tout ce qui a un rapport immédiat à la Botanique lié à l'exposition des faits & au développement des préceptes, j'ai fait ensorte que cet ouvrage pût procurer en même temps, & les avantages d'un Dictionnaire, & ceux qui l'on doit attendre d'un discours suivi ». Dans ce fragment, la « naturalité » du discours suivi s'oppose à l'« artificialité » du dictionnaire.

D'autre part, il existe entre les textes une tension qu'il faut bien prendre en compte. Le traitement personnel et familier que Rousseau réserve à la destinataire – ou aux destinataires si l'on y inclut également Madelon, la fille de M<sup>me</sup> Delessert – de ses lettres fait que sa/leur figure acquiert un caractère concret et matériel, que le texte s'adresse à sa/leur corporéité. Celle-ci se manifeste, d'abord, au niveau le plus direct, dans les images des parties du corps, notamment de la main et des doigts, figurant dans les passages consacrés à la composition des herbiers :

[S]i je ne vous promets pas un herbier de ma main, c'est pour vous en procurer un plus précieux de la main de votre fille (BBUD, vol. 2, p. 216).

Voici une grande occupation qui de loin se prépare pour notre petite amatrice : car, quant-à-présent & pour quelque tems encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée à la foiblesse des siens (BBUD, vol. 2, p. 297).

En comparant les citations ci-dessus avec un fragment du manuel de botanique adressé aux femmes, on peut observer une différence dans le traitement du corps au sein des deux textes. Si, dans ses lettres, Rousseau parle des mains et des doigts, pour ainsi dire, « concrets » – ceux de M<sup>me</sup> Delessert et ceux de sa fille –, le rédacteur de la BBUD reprend une image abstraite et générique utilisée dans le manuel pour les futurs vétérinaires, où le pronom indéfini désigne un ensemble plutôt indéterminé : « On applatit avec le pouce les tiges herbacées qui sont trop grosses [...] » (p. 237). En même temps, cette corporéité de la femme chez Rousseau a aussi une autre facette. La passion pour les plantes – ou, encore mieux, pour les fleurs – y apparaît comme une émanation ou, si l'on préfère, comme une sorte de mise en abyme de la féminité de la destinataire des lettres. En effet, l'auteur semble faire référence, bien que de façon indirecte, à l'image traditionnelle de la femme-fleur, comme on peut l'apprécier en lisant cet extrait :

[J]e me fais un tableau charmant de ma belle Cousine, empressée avec son verre à éplucher des monceaux de Fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches & moins agréables qu'elle (BBUD, vol. 2, p. 214).

Il est bien inutile d'insister sur la richesse et la complexité des significations – morales, sociales, sexuelles, etc. – qui ont été attribuées à cette image au cours des siècles, dans la tradition littéraire et culturelle. Pour notre analyse, il importe de noter que cette image n'apparaît évidemment pas dans le manuel adressé aux femmes étant donné que celui-ci reprend le discours des DEB. Comparativement aux destinataires des *Lettres sur la botanique*, la destinataire du cours présenté dans la BBUD reste alors dans une pénombre, dans une sphère d'incorporéité (qui n'est pas, cependant, une absence). Paradoxalement, ce dispositif doit être plutôt considéré comme un mécanisme d'inclusion, puisque c'est par le biais de son

immatérialité que la lectrice évite d'être regardée – dans le double sens d'être jugée et d'être exposée au regard – comme une femme-fleur et échappe ainsi à la violence qui découle de cette image.

## CONTOURNER LINNÉ

Un aspect qui mérite une attention particulière est le choix de la méthode de classification des plantes recommandée aux lectrices de la BBUD. C'est ici que l'on trouve la différence la plus notable entre les deux textes. Dans l'introduction à son traité, l'auteur des DEB commence par mentionner deux méthodes de classification des plantes : celle de Tournefort et celle de Linné. Pour son cours, il choisit « la méthode du premier, en l'enrichissant des découvertes du second » (p. viii)<sup>20</sup>. Mais, tout de suite, il ajoute : « Le système de celui-ci [Linné] étoit trop lié à ses découvertes & ce système a mérité trop de célébrité, pour ne pas exciter la curiosité de plusieurs Elèves : on a donc cru devoir le faire connoître également, à ceux qui seroient dans le cas d'en profiter » (p. viii)<sup>21</sup>. Par conséquent, dans les DEB seront présentées les deux propositions, même si, en pratique, le second volume de l'ouvrage contient « la description des plantes usuelles, rangées suivant la méthode de M. de Tournefort » (d'après ce qu'on lit sur la première page). En même temps, il convient de remarquer que l'auteur des DEB ne formule aucune critique tranchante à l'encontre du système de Linné. Au contraire, il semble être plutôt d'avis que, par rapport à la méthode de Tournefort, celle du naturaliste suédois représente un stade plus avancé de la recherche concernant l'organisation du monde végétal. Il explique alors que, dans la pensée de Linné, la fructification, tellement importante pour Tournefort, est subordonnée au phénomène plus général, celui de la génération, et finit par donner raison au Suédois en affirmant que sa « théorie ingénieuse n'est point l'ouvrage de l'imagination » (p. 59). Le chapitre précédant la présentation des deux méthodes s'achève avec ce constat :

Si l'on compare le plan général des deux méthodes ainsi rapprochées, on reconnoît dans le développement de leurs principes, quels ont été les progrès successifs de la science. Examinons chaque méthode en particulier (p. 62).

Le rédacteur de la BBUD remplace la dernière phrase de ce fragment par l'affirmation suivante : « Mais, comme nous l'avons annoncé, nous nous en tiendrons ici au développement particulier de la méthode de Tournefort » (BBUD, vol. I,

---

<sup>20</sup> Duris (1993, p. 44) considère les DEB comme une « ingénieuse combinaison des méthodes de Tournefort et de Linné ».

<sup>21</sup> Les deux fragments ne figurent pas dans la BBUD.

p. 66). La modification est significative et, en effet, symptomatique, car, suite à la décision exprimée dans ce passage, du manuel adressé aux femmes seront éliminées la présentation de la méthode de Linné et différentes références à son système<sup>22</sup>. Voyons l'argumentation présentée dans les deux ouvrages au moment de choisir la méthode de Tournefort :

DEB	BBUD
Nous développerons davantage la méthode de Tournefort, qui a été adoptée dans l'arrangement des démonstrations, par deux raisons: 1°. parce qu'étant bornées <sup>23</sup> à un petit nombre de plantes, cet ordre est plus simple, plus facile à saisir, plus commode à expliquer en François ; 2°. parce que l'ordre des démonstrations devant être le même que celui du jardin où elles sont faites, la distinction des arbres & des herbes adoptée par Tournefort, convient mieux à un jardin, que la méthode sexuelle qui, suivant uniquement la marche de la nature, place comme elle, la <i>pimprenelle</i> au pied du <i>chêne</i> (pp. 22-23).	Nous développerons davantage la méthode de Tournefort, qui a été adoptée pour cet ouvrage, parce que l'ordre en est plus simple, plus facile à saisir, plus commode à expliquer en François ; parce que la distinction des arbres & des herbes qu'il a adoptée convient mieux à la classe des lecteurs pour laquelle nous écrivons, que la méthode sexuelle, qui suivant uniquement la marche de la nature, place comme elle la <i>pimprenelle</i> au pied du <i>chêne</i> (p. 26).

La différence la plus frappante entre les deux fragments concerne les motifs qui auraient déterminé le choix de la méthode de la classification des plantes, et notamment le rejet de l'approche linnéenne qui « place [...] la *pimprenelle* au pied du *chêne* ». Cela dit, il faut souligner que, dans l'association entre ces deux espèces, on entend des échos du débat sur les méthodes de distinction des organismes vivants, particulièrement la critique acerbe formulée par Buffon au sujet de la méthode proposée par le naturaliste suédois. Dans son discours *De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle*, dont on a déjà fait mention, Buffon rejette carrément les méthodes artificielles des divisions des organismes vivants. Il se penche en particulier sur la méthode de Linné et lui reproche, justement, l'inconvénient de classer dans un même groupe des organismes qui ne se ressemblent pas, comme la *pimprenelle* et le *chêne* :

[M]ais il s'est élevé un autre Méthodiste qui, après avoir loué son système [celui de Tournefort], a tâché de le détruire pour établir le sien, & qui ayant adopté avec M. de Tour-

<sup>22</sup> Par exemple, ses classifications des caractères des plantes, la description du « calendrier de Flore » et, surtout, le chapitre entier consacré au « système sexuel du chev. von Linné » (pp. 26-28, 135-136, 101-126).

<sup>23</sup> Comprendre : « parce que ces démonstrations étant bornées » [...]. Je remercie le rapporteur anonyme pour cet éclaircissement.

nefort les caractères tirés de la fructification, a employé toutes les parties de la génération des plantes, & sur-tout les étamines, pour en faire la distribution de ses genres ; & méprisant la sage attention de M. de Tournefort à ne pas forcer la Nature au point de confondre, en vertu de son système, les objets les plus différens, comme les arbres avec les herbes, a mis ensemble & dans les mêmes classes le mûrier & l'ortie, la tulipe & l'épine-vinette, l'orme & la carotte, la rose & la fraise, le chêne & la pimprenelle. Je dis donc, que cette nouvelle méthode qui rassemble dans la même classe des genres de plantes entièrement dissemblables, a encore indépendamment de ces disparates, des défauts essentiels, & des inconvéniens plus grands que toutes les méthodes qui ont précédé. Comme les caractères des genres sont pris de parties presque infiniment petites, il faut aller le microscope à la main, pour reconnoître un arbre ou une plante ; la grandeur, la figure, le port extérieur, les feuilles, toutes les parties apparentes ne servent plus à rien, il n'y a que les étamines, & si l'on ne peut pas voir les étamines, on ne sçait rien, on n'a rien vû. Ce grand arbre que vous apercevez, n'est peut-être qu'une pimprenelle, il faut compter ses étamines pour sçavoir ce que c'est, & comme ces étamines sont souvent si petites qu'elles échappent à l'œil simple ou à la loupe, il faut un microscope ; mais malheureusement encore pour le système, il y a des plantes qui n'ont point d'étamines, il y a des plantes dont le nombre des étamines varie, & voilà la méthode en défaut comme les autres, malgré la loupe & le microscope (Buffon, 1749, pp. 18-20).

Les raisons du choix de la méthode, déclarées par l'auteur des DEB, seraient donc la simplicité de la proposition de Tournefort, d'une part, et la distinction des plantes qui s'adapte beaucoup mieux à « l'ordre du jardin » que la « méthode sexuelle » linnéenne, d'autre part. Or, la cohérence de ce raisonnement s'effrite dans la BBUD dont le rédacteur reprend certainement l'argument concernant l'ordre de présentation des plantes (dans l'image du chêne et de la pimprenelle), mais en même temps, il y ajoute un élément nouveau, celui de la « classe de lecteur » ciblée par le cours. Cet ensemble d'arguments se révèle assez peu convaincant car, d'un côté, les raisons pour lesquelles la méthode de distinction des plantes adoptée pour le cours conviendrait mieux pour les lectrices ne se précisent pas et, de l'autre, le rédacteur de la BBUD reprend les propos plutôt élogieux concernant la pensée de Linné. Dans ces circonstances, les accents se déplacent vers le concept de « sexualité » qui se situe dans un rapport implicite mais direct avec la catégorie de lecteur. Afin de déceler les raisons qui, peut-être, se cachent derrière ces propos, il est intéressant de consulter un autre texte didactique adressé au jeune public et paru deux ans avant la BBUD. Leur mise en rapport n'est pas du tout arbitraire, car, dans la *Botanique élémentaire* de l'abbé Rossignol – c'est de ce livre dont il est bien question –, nous retrouvons les passages du traité de Buffon transcrits plus haut<sup>24</sup> et la même oscillation entre le respect de la pensée de Linné et la mise en cause de sa méthode, que nous venons d'observer dans le manuel adressé aux femmes :

---

<sup>24</sup> Les citations du traité de Buffon incluses dans l'ouvrage de Rossignol sont inexactes, puisque l'auteur raccourcit et modifie le texte.

Quoiqu'il en soit, sans prétendre fixer les rangs parmi les deux plus grands botanistes [Tournefort et Linné] qui aient existé, & sans nous flatter de réformer les idées des partisans de ces homes célèbres, nous tenons pour bien assuré qu'il ne se trouvera pas un seul botaniste en Europe qui ne convienne avec nous, des graves inconvéniens qu'il y auroit à mettre sous les yeux d'une tendre & innocente jeunesse, le système de Linné, avec les détails qui lui servent de base, & qui en font le caractere distinctif. Les personnes instruites nous entendent parfaitement, & ceux qui ne le sont pas, ne doivent pas nous entendre (Rossignol, 1784, p. 13).

À la lumière de cette citation, il semble bien probable que la suppression des fragments concernant la méthode de Linné, opérée dans la BBUD, soit également inspirée par l'intention d'éviter des contenus considérés comme inappropriés pour le public féminin. Les références au « système sexuel » de classification des plantes, proposé par le naturaliste suédois et fondé sur le critère des traits morphologiques (nombre d'organes sexuels mâles et femelles) et des mécanismes de propagation<sup>25</sup>, risquaient d'être considérées comme obscènes et, en tant que telles, comme une offense à la pudeur féminine (voir Duris, 1993, pp. 185-188). Le rédacteur de la BBUD aurait alors opté de les éliminer sans pour autant clarifier les raisons de sa décision ni introduire de modifications pertinentes qui auraient garanti la cohérence de son discours.

En revenant une fois de plus sur l'exemple du chêne et de la pimprenelle, évoqué dans les paragraphes précédents, il est intéressant de mentionner une image qui, située dans le contexte des observations précédentes, peut sembler extravagante. Pour illustrer le besoin de classification dans le domaine des sciences naturelles, le rédacteur de la BBUD établit une analogie entre celles-ci et l'astronomie :

L'Astronomie seroit restée dans le chaos, si on eût voulu s'attacher à donner un nom à chaque étoile ; elle ne s'est éclairée, suivant l'observation d'un Savant, (M. Guettard) que parce qu'on a supposé les étoiles arrangées en constellations (BBUD, vol. 1, p. 5)<sup>26</sup>.

Ce n'est sans doute pas déraisonnable de voir dans le regroupement des étoiles en constellations un procédé utile, car il sert à fixer le lieu qu'un astre occupe sur le ciel et sa position par rapport à d'autres corps célestes. Par analogie aux systèmes de Linné ou de Tournefort, il apparaît dans le discours du rédacteur de la BBUD comme une démarche – une sorte de « méthode artificielle » – de rangement des étoiles, de mémorisation de leur position<sup>27</sup>. Il n'empêche que l'image employée dans

---

<sup>25</sup> En revanche, le système de Tournefort était basé sur la structure de la fleur (la corolle) et du fruit (voir Tournefort, 1694, p. 27).

<sup>26</sup> Le fragment ne figure pas dans les DEB.

<sup>27</sup> L'association à la mnémotechnie, activée par cette image, ne manque pas d'importance car, dans les deux manuels, les classifications sont considérées comme des instruments qui soutiennent la mémoire : face à l'apparition de nouvelles plantes, « [l]a mémoire ne peut plus suffire à ce travail [l'étude de toutes les plantes], si l'observation, le raisonnement & la méthode ne viennent à son secours » (p. 4).

ce passage semble dévoiler aussi un côté obscur des classifications, que l'auteur probablement ne désirait pas mettre en avant. Or, en tant que projection de l'espace tridimensionnel sur une surface (celle de la sphère céleste), la constellation implique une vision réductive et arbitraire et, en définitive, trompeuse. Dans ce sens, les constellations ressemblent aux familles en tant qu'unités taxonomiques, que Buffon rejette et dont il parle dans l'article consacré à l'âne : « [M]ais il ne faut pas oublier que ces familles sont notre ouvrage, que nous ne les avons faites que pour le soulagement de notre esprit, que s'il ne peut comprendre la suite réelle de tous les êtres, c'est notre faute et non pas celle de la Nature, qui ne connoît point ces prétendues familles » (Buffon, 1753, p. 384). Comparer la classification taxonomique à une constellation signifie alors faire ressortir un caractère purement arbitraire de ses assemblages, qui s'adaptent à nos capacités perceptives plutôt que de nous rapprocher de la connaissance de choses. Envisagée sous cet angle, l'image de la constellation paraît s'inscrire plutôt dans la ligne bufonnienne de la critique des méthodes de classification des êtres vivants.

## UN SAVOIR ADAPTÉ

Nous revenons maintenant sur les stratégies d'adaptation des contenus scientifiques au lecteur féminin, observées dans la BBUD. Celle qui s'avère la plus manifeste est la suppression systématique des termes botaniques latins<sup>28</sup> dans la totalité de l'ouvrage, notamment la disparition de noms latins de plantes dans le second volume, où sont fournis les exemples représentatifs pour chaque unité taxonomique. Cette caractéristique semble d'abord relever de la stratégie générale adoptée dans le manuel, qui fait que le rédacteur expurge le texte d'éléments probablement considérés comme « trop spécialisés » ou « trop scientifiques ». Mais, en même temps, il faut tenir compte de l'attention particulière accordée à la question de l'usage du latin dans les textes adressés aux femmes. On se souvient que dans son cours de botanique Rousseau renonce également à recourir aux termes et noms latins des plantes :

[II] me paroît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il se pourra des termes admis dans la Botanique, afin que, sans avoir besoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puissiez néanmoins entendre passablement le vocabulaire de cette science, pédantesquement tiré de ces deux langues, comme si pour connoître les plantes, il falloit commencer par être un savant grammairien (BBUD, vol. 2, pp. 251-252).

---

<sup>28</sup> Le rédacteur de la BBUD supprime également les noms en d'autres langues – l'anglais, l'allemand et l'italien – qui apparaissent, quoique de façon non systématique, dans les caractéristiques des plantes fournies dans le second volume des DEB.

Et dans l'introduction au *Dictionnaire des termes d'usage en botanique*, nous lisons :

Rien n'étoit plus maussade et plus ridicule, lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur ressemblent, vous demandoit le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la nécessité de cracher en réponse une longue enfilade de mots en latin, qui ressembloient à des évocations magiques ; inconvéniens suffisant pour rebuter ces personnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil aussi pédantesque (Rousseau, 1826, pp. 445-446).

Ces propos et d'autres<sup>29</sup> s'inscrivent parfaitement dans le modèle de la « botanique pour les femmes », prôné par Rousseau et caractérisé plus haut, dont la BBUD semble reprendre quelques-unes de ses lignes directrices. Le rédacteur de l'ouvrage non seulement bannit soigneusement, voire scrupuleusement, les noms latins, mais en plus il adopte la même stratégie vis-à-vis d'autres contenus qui pourraient alourdir le texte et décourager des « personnes frivoles » – à savoir, les femmes – de l'« étude charmante » de la botanique. Parmi les fragments éliminés, nous trouvons d'abord les contenus strictement spécifiques du métier de pharmacien ou de vétérinaire (p. ex. les derniers chapitres du premier volume des DEB consacrés à la récolte, à la dessiccation, et à la décoction des plantes pour l'usage pharmaceutique ; pp. 244-272) ; leur suppression s'inscrit certainement dans la logique de l'écriture adressée à un public non spécialisé. En même temps sont éliminés des aspects qui auraient dû être vus comme « trop avancés » pour la lectrice de la BBUD, notamment différentes classifications (celle des calices, des « fleurs solaires » de Linné, des tiges, etc. ; pp. 31-34, 137, 178), des descriptions des phénomènes (p. ex. les tropismes ; pp. 142-143), ou les références « érudites », comme des commentaires concernant les découvertes réalisées par les naturalistes de différentes époques et origines, dont les noms peuvent, en quelque cas, se voir remplacés par une formule générique (« un botaniste » ; p. 76), des titres d'ouvrages (p. ex. *Classes plantarum* de Linné ; p. 82) etc. Sont également proscrits certains termes botaniques « spécialisés » (p. ex. « étioilé » ; p. 129) et ceux qui, encore qu'ils ne relèvent strictement pas du domaine des sciences naturelles, risquaient d'être difficilement intelligibles (p. ex. « mucilagineuse, fermentescible » ; p. 50). C'est en conformité avec cette dernière stratégie que le rédacteur a décidé de « traduire en vulgaire », afin de faciliter leur compréhension, les termes employés dans la clef de classification de Tournefort. Nous y trouvons alors toute une série de remplacements : « en forme

---

<sup>29</sup> Dans une autre lettre adressée à M<sup>me</sup> Delessert, datée du 30 août 1772 et qui n'est pas été intégrée dans le corpus des *Lettres sur la botanique*, Rousseau signale la nécessité de maîtriser quelques éléments de la nomenclature botanique (linnéenne) et s'en justifie : « Ce n'est pas que j'aie changé d'avis sur la nomenclature ; [...] mais [...] pour s'entendre avec quelqu'un qui est absent, il faut bien convenir des noms qu'on donne aux objets dont on parle. Ce n'est pas en vain que je vous donne ceux de Linnaeus, quoique latins. Ce sont les seuls admis dans toute l'Europe et par lesquels on est sûr de s'entendre avec les botanistes de toutes les nations » (Rousseau, 1911, p. 111).

de cloche » au lieu de « campaniformes » « en entonnoir » pour « infundibuliformes », « en croix » (BBUD, vol. 1, p. 94) pour « cruciformes » (p. 84) etc.

De même, il faut signaler un autre aspect de la stratégie appliquée par le rédacteur de la BBUD, à savoir, la conséquence avec laquelle il purge son discours de références relatives à l'anatomie interne des végétaux et à leur physiologie, bien qu'il soit peu probable que ces contenus puissent présenter des difficultés majeures pour les usagers du cours. Et même si dans les deux ouvrages nous trouvons une claire exposition des objectifs de la botanique :

[L]es recherches des Botanistes ne doivent essentiellement porter que sur leurs parties extérieures. L'examen des organes internes appartient au Physicien qui cherche à découvrir les loix de la végétation, pour étendre la sphere de nos connoissances, & pour en tirer des conséquences utiles à l'humanité (p. 24) ;

le rédacteur de la BBUD se montre certainement beaucoup plus strict dans la mise en œuvre de cette norme que l'auteur des DEB. Si celui-ci expose des propos concernant l'anatomie interne des plantes, l'autre les supprime systématiquement<sup>30</sup>, et parmi eux le chapitre « Organisation interne des parties des plantes, et leur usage dans la végétation » (pp. 199-219) présentant diverses observations sur la physiologie des végétaux : leur nutrition, accroissement, transpiration, reproduction, composition chimique, etc. De cette manière, la physiologie qui représente un important pas en avant dans la conceptualisation et l'apprentissage de la botanique<sup>31</sup>, est bannie du cours adressé aux femmes. Par conséquent, la méthode d'apprentissage qui leur est proposée se fonde exclusivement sur l'observation des plantes et vise la connaissance sensuelle, surtout la visuelle, mais ne cherche pas à faire découvrir et comprendre les mécanismes qui déterminent le fonctionnement du vivant<sup>32</sup>.

<sup>30</sup> À titre d'exemple, notons l'observation – qui disparaît dans la BBUD – concernant les parties de fructification « dont l'organisation interne comprend des fibres, des trachées, des vaisseaux, des utricules, une *pulpe* » (p. 29) ; ou celle, également supprimée : « [La forme extérieure des fleurs et des fruits] établit les caractères qui distinguent les *espèces*, comme l'*organisation interne* constitue l'*économie végétale* au moyen de laquelle la plante se nourrit, croît & multiplie. Nous feront connoître la première, nous donnerons une idée de la seconde » (p. 127).

<sup>31</sup> Shteir (1996, p. 93) écrit à propos des ouvrages de vulgarisation botanique en Angleterre : « During the opening decades of the nineteenth century, emphasis in popular books began shifting toward teaching about the structure, functions, and uses of plants. As botanists conducted experiments about nutrition, circulation of sap, and motion in seedlings, plant anatomy and physiology became topics of interest. Books and essays were published that introduced plant physiology to different levels of readers ». Foucault (1966, p. 14) souligne, dans ce sens, qu'« à partir du XIX<sup>e</sup> siècle [...] [l'analyse] de l'organisme prend le pas sur la recherche des caractères taxinomiques ».

<sup>32</sup> « L'histoire naturelle, ce n'est rien d'autre que la nomination du visible [...] [L'objet de l'histoire naturelle] est donné par des surfaces et des lignes, non par des fonctionnements ou d'invisibles tissus » (Foucault, 1966, pp. 144 et 149). En effet, selon Tournefort (1694, p. 1), « [c]onnaître les plantes, c'est précisément savoir les noms qu'on leur a donné par rapport à la structure de quelques-unes de leurs parties ».

## CONCLUSION

La lecture du cours de botanique publié dans la *Bibliothèque universelle des dames* laisse une impression ambiguë. D'une part, la décision prise par le rédacteur de recourir à un manuel adressé aux futurs praticiens de vétérinaires pour en faire la base de son exposition pousse à penser qu'il s'est proposé d'offrir une présentation systématique de contenus scientifiques, permettant d'assurer une vision globale de la botanique et du travail du botaniste, tels qu'on les concevait à l'époque. D'autre part, le rejet d'une méthode de recherche motivé par un critère extra-scientifique (la présence de l'élément « sexuel »), d'un côté, et l'élimination de certains contenus, notamment ceux concernant la physiologie, qui pourraient favoriser le passage de la contemplation du monde des végétaux à sa compréhension plus approfondie et précise, de l'autre côté, situent le destinataire féminin en marge de la circulation du discours scientifique « sérieux ». Dans ce sens, il faut probablement considérer la BBUD comme un exemple d'un compromis entre la volonté d'instruire et de familiariser avec de nouvelles disciplines scientifiques – la botanique en l'occurrence – et les contraintes sociales et morales de l'époque.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bibliothèque universelle des dames* (1786). *Neuvième classe. Botanique*. 2 vol. Paris : Rue d'Anjou Dauphine, N° 6.
- Buffon (1749). *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*. T. I. URL : <http://www.buffon.cnrs.fr/>
- Buffon (1753). *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*. T. IV. URL : <http://www.buffon.cnrs.fr/>
- Bulliard, M. (1783). *Dictionnaire élémentaire de botanique ou exposition par ordre alphabétique des Préceptes de la Botanique, & de tous les Termes, tant françois que latins, consacrés à l'étude de cette Science*. Paris : Chez l'Auteur et al.
- Cuvier, G. (1843). *Histoire des Sciences Naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours chez tous les peuples connus*. Vol. 4. Paris : Fortin Masson et C<sup>ie</sup> Libraires.
- Démonstrations élémentaires de botanique* (1766). 2 vol. Lyon : Jean-Marie Bruyset.
- Duris, P. (1993). *Linné et la France (1780-1850)*. Genève : Droz.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Hoquet, T. (2005). *Buffon : histoire naturelle et philosophie*. Paris : Honoré Champion.
- Łuczak, B. (2015). 'Prenez un lis'...: mistrz i uczennica w *Listach o botanice* Jeana-Jacques'a Rousseau. In J. Dimke-Kamola & A. Loba (Eds.), *Mistrzowie i uczniowie. Przekaz i dialog kulturowy w dawnych literaturach romańskich* (pp. 217-230). Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Rossignol, J.-J. (1784). *Botanique élémentaire*. Paris : Lemarié.
- Rousseau, J.-J. (1826). *Œuvres*. Vol. 12. Paris : Werdet & Lequien.
- Rousseau, J.-J. (1911). *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à M<sup>mes</sup> Boy de la Tour et Delesert comprenant Les lettres sur la botanique publiées pour la première fois d'après le texte original par Philippe Godet et Maurice Boy de la Tour*. Paris & Genève : Librairie Plon & A. Julien. URL : <http://archive.org/details/1911lettresind00rous>
- Rousseau, J.-J. (2012). *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Flammarion.
- Saint-Amand, P. (1983). Rousseau contre la science. L'exemple de la botanique dans les textes autobiographiques. *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, 219, 159-167.
- Sgard, J. (dir). *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*. URL : <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/#miseenligne>
- Shteir, A. B. (1996). *Cultivating Women, Cultivating Science. Flora's Daughters and Botany in England 1760 to 1860*. Baltimore & London : The Johns Hopkins University Press.
- Starobinski, J. (1971). *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle suivi de Sept essais sur Rousseau*. Paris : Gallimard.
- Tournefort, J. P. de (1694). *Éléments de botanique, ou Méthode pour connoître les plantes*. Paris : L'Imprimerie Royale. URL : [gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France](http://gallica.bnf.fr/).